

S'embrasser au cinéma

Annie St-Pierre

Number 195, July 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

St-Pierre, A. (2020). S'embrasser au cinéma. *24 images*, (195), 94–97.

S'embrasser au cinéma

par ANNIE ST-PIERRE, cinéaste



↑ Montage : Daphnée Brisson-Cardin

J'ai commencé à frencher à 9 ans. C'est tôt.

J'ai écouté mon premier film sous-titré à 15 ans. C'est tard.

Dans la vie, les goûts, les expériences, les découvertes...
tout dépend de l'accès.

Le vendredi soir, j'avais le droit d'aller au Cinéma Princesse avec mes amis et ma sœur. Ma mère travaillait jusqu'à 21h pas loin de là et elle pouvait nous ramasser quand elle finissait. Le cinéma était comme une gardienne version gratifiante : un programme double à 5 \$, qui rend tes enfants heureux de 18h à 21h.

Un deal qui mérite qu'on ne s'attarde pas aux films à l'affiche.

Dans une petite ville du Bas du fleuve, à 10 ans, trouver un lieu chauffé avec des sièges pour s'asseoir dans le noir et sans parents à proximité relevait du miracle.

Alors, je prenais ce qui passait avec une excitation aveugle.

Littéralement. Mes yeux restaient souvent fermés une bonne partie de la soirée devant le grand écran... La plupart des films à l'affiche célébraient le divertissement pur et « se distraire » était une disposition trop désengagée pour ma jeunesse curieuse, surtout en présence d'un pareil terrain d'exploration. Pour qu'un esprit de découverte honore ce cinéma, je devais mettre de côté la quête de stimulation intellectuelle et artistique et opter pour une recherche appliquée de nature physiologique, qui saurait également tirer le meilleur de l'équipe qui m'accompagnait. Entre laisser ma salive s'évaporer sous les concentrations de sel excessives du popcorn commercial jaune orange ou la laisser disparaître dans la bouche d'Alexandre, j'avais fait mon choix.

Rendu là, le film était un bonus ; j'allais au cinéma pour frencher.

Un des audacieux combos de programmation de l'époque fut *Cool comme Ice*, suivi de *Le sous-sol de la peur*.

Une curation parfaite pour symboliser les fondements de nos activités cinématographiques : se trouver cool (sans l'être vraiment) et passer par-dessus nos peurs. Julie, Valérie, Guillaume, François, Catherine, Sébastien, Alexandre et moi avons pris nos places dans le fond, à l'abri des regards. Un choix sécuritaire : si tout à coup les prouesses capillaires de Vanilla venaient à s'épuiser, le reste de l'auditoire aurait pu être tenté lui aussi de faire autre chose qu'écouter le film, et contrôler des enfants, ça plaît à beaucoup de gens. Sébastien avait demandé à Catherine d'être sa blonde au début de la semaine et elle venait au cinéma avec nous pour la première fois. Nous nous demandions tous si son air de bonne petite fille timide d'entrepreneur connu de la ville, qui passait un mois en Floride l'hiver et manquait deux semaines de classe chaque année en janvier, allait soudainement nous révéler des désirs buccaux moins nets que ses chemises Benetton.

On forçait pas personne à rien... mais on observait.

On voulait juste savoir ce qui l'intéressait au cinéma, et à partir de là, juger de façon totalement subjective si on la trouvait cool ou non. Une coutume gênante, mais toujours aussi actuelle.

S'ensuivirent deux ou trois passes pas mal impressionnantes de moto jaune et une belle-mère qui poursuit une petite fille avec un couteau (elle surgit encore dans mes cauchemars de temps en temps). Au terme de la soirée, Catherine fut tellement cool que le placier a appelé son père le lendemain pour lui révéler que sa fille faisait partie d'un gang d'enfants

qui frenchent pendant deux longueurs de films comme si un virus allait bientôt les en empêcher.

Catherine n'est pas revenue au cinéma avec nous. Et ma sœur a repris avec Sébastien.

Je l'avoue, j'ai eu beau traîner au cinéma plus que la plupart des jeunes de mon quartier, c'est devant ma télé que j'ai eu mes premières expériences cinématographiques extatiques. C'est encore plus vrai aujourd'hui qu'en 1991 : les cinémas ne sont pas essentiels à la découverte de bons films. Mais, comme tout lieu de culte, ils le sont à la communauté. On peut croire et prier sans aller à l'église, à la mosquée, à la synagogue, mais on dit que la foi s'amplifie, s'étend et qu'elle atteint des sommets lorsqu'elle rejoint celle de ses semblables.

Plus tard, j'ai eu accès à des cinémas où je pouvais embrasser le cinéma lui-même. J'y ai découvert le plaisir d'y aller seule, avec le sentiment de retrouver dans la salle et dans les films, ceux à qui je suis liée sans même les connaître. Quand, entourée d'étrangers, je ris en même temps que les autres ; quand le langage des images traduit parfaitement une vision du monde que je partage ou juste une émotion qui m'habite, quand toute la salle écoute le générique jusqu'au bout avec moi, je ressens, chaque fois, un profond sentiment d'appartenance.

Certains diront que Julie, Valérie, Guillaume, François, Catherine, Sébastien, Alexandre et moi profanions le temple sacré du 7^e art. J'ai pourtant l'impression que nous avons instinctivement compris l'essence même de ce lieu. Un lieu indissociable de son art, qui en est un de chocs et de contacts. Qu'ils soient esthétiques, sociaux, spirituels... ou physiques.

Depuis le 15 mars, j'écoute beaucoup de films, mais Dieu que j'ai hâte qu'on me redonne accès aux cinémas.